

**IX « Lo más importante es vivir. » *L'important c'est de vivre.* Federico Garcia Lorca. Fusillé en août 1936 par la Garde Civile avant d'être jeté dans la fosse commune, à Viznar.**

Bulle et Leal se retrouvent devant la station de métro Denfert-Rochereau, il est vingt trois heures cinquante cinq.

- Ne me demande rien, lui murmure –t-il à l'oreille, je te réserve une nouvelle surprise. Leal prend Bulle par la main et lui fait signe de le suivre silencieusement. Il pénètre dans un immeuble, puis ils prennent un escalier et descendent tous les deux dans un couloir faiblement éclairé. Leal mène Bulle dans une cave. Leal indique un tas de vêtements et l'invite à faire comme lui : enfiler une combinaison de pêcheur et des bottes. Un casque de mineur avec une ampoule complète la tenue. Bulle ne demande toujours rien et obtempère. Leal l'entraîne doucement vers le fond de la pièce, dans laquelle une trappe a été ôtée et mise de côté, laissant apercevoir des échelons que Leal se met à descendre. Une minute s'écoule puis il l'invite à faire de même.

- Descends, ne crains rien, Bulle, ne sois pas surprise, nous sommes dans un tunnel très sombre ! »  
Ils suivent le tunnel et descendent un nouvel escalier. Dans ce second tunnel aussi sombre que le premier, ils pataugent dans trente centimètres d'eau, puis ils le quittent en s'engouffrant l'un derrière l'autre dans une anfruosité très étroite, ils poursuivent leur déambulation dix minutes qui les conduit dans une « salle » que Leal éclaire à l'aide de bougies.

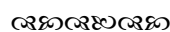
Au loin, des percussionnistes jouent...

Bulle regarde Leal, à la fois surprise et charmée par ce lieu étrange, aux allures de grotte, où la pénombre, seulement ponctuée de quelques points de lumière vacillante, renforce la magie de l'endroit, lui donne des airs mystérieux. Elle demande où est-ce qu'ils se trouvent.

- Dans une galerie souterraine, où j'aime venir de temps en temps pour réfléchir à mon passé, à mon présent et à mon avenir. J'aime me retrouver ici, hors du temps et hors du monde. Je viens là avec des amis quelquefois et nous buvons du vin en écoutant les « percus » qui sont souvent là, eux aussi

- Vous fuyez le Monde ?

- Je ne dirais pas ça, non, on le digère plutôt. Mais assieds-toi, Bulle, ce soir je voudrais t'offrir quelque chose de très précieux. Ce trésor m'est transmis par mon grand-père, Elias, je parle du secret de la liberté personnelle.



La vie vient de m'accorder un soixante-dixième anniversaire, combien d'autres viendront ? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que je peux la quitter sans regret, car j'ai toujours fait de mon mieux. Je n'ai pas à rougir de mes paroles ou de mes actes, j'ai commis des erreurs naturellement, mais elles furent un tremplin me permettant d'aller encore plus loin que je ne pouvais l'espérer. Ma vie fut bien remplie, je suis serein, j'ai fait exactement ce que j'avais à faire. Néanmoins, je suis tracassé par l'idée de partir sans raconter l'essence de ma vie, sans écrire ce que je n'ai pas pu ou pas su dire. Il y a tant de choses qui restent tapies au fond de soi, indicibles. La page blanche est une invitation à la confiance, sans retenue. On peut prendre le temps nécessaire pour exprimer nos secrets, écrire,

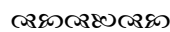
effacer, corriger, réécrire pour enfin finir par trouver le mot juste, pour préciser exactement la pensée, sans déformation, sans malentendu. Ce que j'aime appeler la « parole écrite » est merveilleux, et j'ai besoin de transmettre « quelque chose », de passer le relais à mon fils, de matérialiser le lien unissant l'aïeul à sa descendance, sous la forme de ce petit carnet que je vais griffonner ...

Je n'ai pas connu longtemps l'innocence du berceau. Peu après ma naissance, j'ai senti la présence indésirable d'un monstre et son haleine fétide quand il m'a pris dans sa gueule, m'arrachant à la douceur des premières années, où l'on croit aux anges et aux fées. Il m'a ravi ma candeur et mon cœur d'enfant. Je marchais à peine, quand je vis ma mère pleurer la mort de son frère. Je disais « Papa » pour la première fois, le jour où celui-ci me prit dans ses bras après m'avoir enveloppé dans une couverture épaisse. Il quittait la maison, la ville, avec ma mère et son ventre arrondi de l'amour. Nous nous retrouvâmes sur les routes, dans le froid et parmi la foule qui comme nous fuyait. Ce que l'homme inflige à l'homme est bien pire que tout, hélas ! La guerre est odieuse, mais la guerre civile ajoute encore de l'horreur à l'insupportable. Nous traversâmes alors un désert, je parle de celui dans lequel se trouve l'homme qui doit fuir, qui se retrouve nu, sans bien, sans passé. Pire : souhaitant l'oublier. Je n'ai pu faire autrement que d'entendre le déchirement de ceux qui, par milliers autour de moi, devaient abandonner leur nation, leur culture, leur langue, leur maison, après avoir vu mourir leurs proches. Je n'ai pu faire autrement que d'entendre l'appel au secours de l'homme qui se noie, qui n'est plus entier mais simple partie d'un tout, une infime partie de la masse sur ces chemins puis dans le camp dans lequel nous fûmes recueilli, juste réduits à un atome parmi tant d'autres, constituant à nous tous un énorme animal blessé, pourvu de simples besoins – manger, dormir, se réchauffer - et de la forte volonté de survivre. « Il y a des instants où nous ne sommes pas grand-chose » résumait mon père. De peu de chose à rien du tout, la distance est courte, je peux vous le dire. L'accueil improvisé de milliers de personnes posait des problèmes, notamment de salubrité. Ma mère fut prise de douleurs peu après notre arrivée, puis mourut des suites de son accouchement. Le bébé à son tour la suivit dans la mort, effrayé peut-être par ce qu'il entrevit de sordide dans ce camp. J'ai donc grandi seul avec mon père. Sans la foi. Je ne pouvais pas croire que Dieu existe, puisque le monde me semblait trop imparfait pour qu'il soit d'origine divine. Sans racine, puisque mon père déraciné lui-même n'avait rien à m'offrir et ne souhaitait pas évoquer le passé, de peur que tout revienne, y compris les souvenirs douloureux qu'il tentait d'oublier. Sans Maman. Elle me manquait d'autant plus que nous parlions peu en général, et d'elle encore moins. Cependant mon père avait en lui suffisamment d'Amour, (oui, j'écris bien « Amour » avec un A majuscule) l'Amour de la vie, pour s'installer dans un pays inconnu, délaissé son ancienne plume de journaliste pour la truelle du maçon afin de nourrir son petit garçon. Je lui devais une seconde fois la vie. Grâce à lui, je devins un homme libre, nullement encombré de traditions, de règles strictes, d'œillères, nullement formaté par quelque doctrine que ce soit. Nullement conditionné pour me juger à l'aune de principes préétablis. Seul l'Amour m'avait mené jusqu'à ce jour et je décidais que lui seul me guiderait ma vie durant. Cet amour se tenait au fond de mon cœur dans lequel je découvris ce que mon père avait semé : la parole juste. En effet, Il parlait peu et seulement pour dire la vérité, il était concis, laconique, mais toujours clair, précis, sincère. Il m'avait appris à poser les questions utiles, pour que je n'invente et ne déforme pas la réalité selon mon humeur ou mon tempérament. Il m'avait appris à aimer et être vraiment la

personne que j'étais et non pas celui que la mode ou la société prétendait que je sois. Mes jeunes années ont embrassé maintes jeunes filles, mais un jour, je trouvais sur ma route Dolorès et lui ouvrit les bras, la serrais tout contre moi, certain qu'elle serait désormais la seule à occuper cette place. C'était une jeune fille gaie, avec toujours une lueur de félicité dans les yeux, qui était communicative. Elle me donna un fils, unique malheureusement, car elle fut dans l'impossibilité d'avoir un second enfant suite à un accident de voiture qui la cloua dans un fauteuil. Ses yeux perdirent leur éclat. Mais je me souviens avoir su rallumer le feu de son regard, j'eus l'idée un jour de l'emmener au bal, malgré son handicap. Je pus approcher les musiciens et leur demander le titre sur lequel nous avions autrefois fermé les yeux en rêvant d'une vie d'amour et de passion sans fin. Alors j'avançai le fauteuil roulant près de la piste de danse. Dès les premières notes, je pris Dolorès dans mes bras et la fis tourner une fois, deux fois, trois fois, puis l'asseyait sur son fauteuil pour reprendre des forces rapidement et recommençai ainsi jusqu'à la fin du morceau. Mon bonheur fut à son comble lorsque je pus voir à nouveau ses yeux scintiller de malice, en souvenir de notre rencontre, et briller d'émoi, touchée par cette idée folle, ô combien surréaliste, de danser avec quelqu'un qui ne pouvait même plus se tenir debout ! Pardonnez-moi la petite tache qui vient de déformer la lettre « d » du verbe danser ci-dessus. Mon émotion a étalé l'encre qui n'était pas encore sèche. Dolorès m'a quitté il y a quelques mois et me manque énormément. Mais poursuivons. J'ai toujours entendu autour de moi des paroles injustes, voire des insultes, entendu les déclarations cassantes de la part de personnes agressives ou intolérantes, car j'étais un étranger, car ma femme était handicapée. La différence suscite l'incompréhension, la peur et le rejet. Mais je n'en souffris pas, je pensai même que toutes ces personnes étaient plutôt à plaindre qu'à blâmer. Dans leur parole, c'était la haine, la haine d'eux-mêmes que j'entendais tout simplement. Car celui qui comme moi est à l'unisson avec son cœur, n'éprouve pas ce genre de sentiment, il lui est tout simplement inconnu. Comme m'est inconnu l'auto-jugement négatif, une arme formidable... Je me souviens de cette amie d'enfance, Marie-Lou qui était adorable dans l'intimité de nos relations amicales mais qui une fois en société parvenait à devenir invisible, à force de vouloir rapetisser et passer inaperçue. Elle était persuadée, me disait-elle, ne jamais être « à sa place », elle pensait être la personne la plus idiote et partant, n'avoir pas le droit de s'exprimer en public, pour éviter de dire des sottises et d'être la risée de la foule. Moi qui la connaissais très bien, je savais pertinemment que c'était faux. Un jour, Marie-Lou me confia être amoureuse d'un jeune garçon qui ne la voyait pas, puisqu'elle était transparente ! Elle s'en désolait mais préférait ne rien entreprendre et rester malheureuse, plutôt que de croire une seconde en son pouvoir de séduction. J'essayais de lui ouvrir les yeux, afin qu'elle se vit comme je la voyais : adorable et amicale, et non pas comme elle se croyait obligée de se juger : idiote et terne. « Tu es belle, tu es intelligente, ce garçon est à ta portée, il suffit que tu le veuilles » lui ai-je dit. Elle baissa la tête, pour cacher ses larmes, la secoua négativement. « Ce n'est pas vrai ! s'exclama-t-elle. Tu dis cela parce que tu es mon ami, juste pour ne pas me faire de la peine. Mais ce n'est pas vrai ! » Je me suis alors demandé quelles paroles avaient été prononcées qui avaient pu annihiler à ce point l'amour de soi de mon amie. Une phrase assassine, dite sous le coup de la colère, sans y penser ou presque et voilà un être humain qui devient son propre ennemi, convaincu de sa valeur médiocre. Il ne peut y avoir pire. La parole, les mots sont des armes redoutables qui font sournoisement leur travail de

destruction intérieure, ou d'enrôlement menant dans certains cas de très jeunes gens à s'ôter la vie d'une façon brutale et exécrationnelle, une ceinture de bombes autour de la taille. Je me suis donc appliqué à toujours peser mes mots, pour qu'ils ne soient jamais l'instrument volontaire ou non de sentence destructrice ou de manipulation. Mais je vais cesser mes griffonnages, en tout cas pour ce soir. Je relis mes notes et je me dis que vous aurez peut-être du mal à le croire mais je fus heureux. Parce que je suis né dans un pays qui assassine les poètes, mon enfance fut une longue randonnée. J'ai cheminé en effet des années durant, gravi une montagne pour enfin parvenir à l'homme adulte que je suis devenu. Ce fut difficile, certes, ce fut vertigineux, c'est vrai. Toutefois cela m'a permis d'atteindre le sommet du monde : mon âme, ma vérité, ma liberté.

L'important n'est finalement pas tant sa propre vie, sa destinée, l'important c'est d'aimer la vie. Seul notre cœur donne le « LA ».



*J'aime le vent, j'aime la vie  
Souffle le temps sur mes envies  
Brise légère, ouragan, si  
Je file c'est que j'imitte, et que j'essaime mes grains de folie...  
J'aime le vent, oui  
J'lui cours après et ça m'excite, il faut que ça aille vite  
J'aime la pluie, j'aime la nuit  
Aux étoiles le saxo dédie  
Ses quelques notes de musique,  
J'aime sa ballade romantique ou sa complainte mélancolique...  
J'aime la pluie, oui  
J'lui cours après et ça me grise, il faut du swing  
J'aime la neige, j'aime les rêves  
Flocons de joie tombant sans trêve  
J'aime les batailles de boules d'espoir  
Les mots doux, les berceuses chantées au bord du soir...  
J'aime la neige, oui  
J'lui cours après et ça me grise, il faut de la glisse  
J'aime le soleil, et le bonheur  
Un petit bout de rayon me chauffe le cœur,  
Brillent mes yeux dans les siens  
Berce mes jours, anime mes nuits, éclaire demain...  
J'aime le soleil, oui  
J'lui cours après, et ça me grise, il faut qu'il rie  
J'aime tes yeux, j'aime tes bras*

*Posés sur moi  
Tels des papillons déploient leurs ailes  
Et m'entraînent, j'aime  
Et pour la première fois, je ne cours pas.  
Mais, je vole, oui !  
Je vole et je me dis  
Faut être libre !*

❧❧❧❧❧❧❧